

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 57 (1912)
Heft: 2

Artikel: Les évolutions de la tactique du moyen âge à nos jours. Première partie
Autor: Borel, E.-E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les évolutions de la tactique du moyen âge à nos jours

Les divers éléments ou moyens que comportent le combat rapproché et le combat à distance, ont produit, en se développant, diverses sortes de troupes dont les principales sont l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie.

Pour parvenir à la même fin, chacune d'elles emploie des formations particulières et des moyens différents; de là, une tactique de chaque arme.

Cette tactique, avant de devenir ce qu'elle est aujourd'hui, s'est constamment modifiée et transformée, non pas d'époque en époque, mais bien suivant les progrès et les modifications des armes et de l'armement. Notre intention est de passer une revue rapide de ces modifications du moyen âge à nos jours.

Moyen âge.

Au moyen âge, la tactique est en grande partie remplacée par la force corporelle et l'action individuelle. Il n'y a pas d'armées permanentes, et les institutions militaires se confondent avec l'organisation féodale.

Des armées ne sont réunies qu'en vue d'expéditions. Elles se composent, en France, de « batailles » formées de 15, 20 ou 30 bannières à 60 lances environ. La cavalerie joue le rôle prédominant; l'infanterie n'existe pour ainsi dire pas. Les manants que l'homme d'arme mène à sa suite se groupent sous sa bannière; ils forment des *bandes* ou *enseignes* servant tantôt de soutien pour recueillir la cavalerie, tantôt de corps d'attaque, et agissent au moyen du jet de flèches ou de carreaux. La cavalerie agit par le choc et charge l'ennemi.

Pour contrebalancer l'influence de leurs grands vassaux, les rois organisent peu à peu les troupes de pied, les milices communales. C'est de là que date, en France, la création de l'infanterie.

Pendant la guerre de Cent ans (1337-1453), l'infanterie acquiert du prestige et de l'importance ; elle se compose, pour la plus grande partie, de bandes d'*aventuriers*, aussi bien dans les armées de Philippe-Auguste que dans celles du Prince Noir. La cavalerie française est défaite à Crécy¹ et à Poitiers², par l'infanterie au service anglais. Cette infanterie prend une position appuyée sur les flancs ; ses archers, placés aux ailes, mettent le désordre dans la cavalerie assaillante ; puis, les hommes d'arme chargent en haie sous leur protection.

Tant que l'infanterie ne sera pas dotée d'une arme lui permettant de soutenir le combat rapproché aussi bien que le combat éloigné, nous retrouverons toujours les hommes destinés à soutenir le combat à distance disposés sur les ailes.

La poudre à canon et les premières bouches à feu apparaissent à cette époque dont la caractéristique est la création des armées permanentes, de l'artillerie et des armes à feu portatives.

* * *

En France, l'infanterie reste inférieure en qualité, tandis que la cavalerie est bonne et bien organisée. Les compagnies d'ordonnance, au nombre de quinze, créées par Charles VII (1403-1461), comptent chacune cent lances fournies. Une lance fournie se compose d'un homme d'arme, de son écuyer, de deux archers et de deux valets. L'homme d'arme et son cheval ont seuls la cuirasse ; sa suite montée n'est armée que de l'arc ou de l'arbalète. L'infanterie est formée par les « francs archers », milice recrutée à raison d'un homme par cinquante feux ; elle est si mauvaise, qu'on lui donne le nom de « francs taupins ». Louis IX la licencie et se décide à employer les Suisses. Il en fait venir 6000, sous Guillaume de Diesbach, en 1480, au camp du Pont de l'Arche où ils enseignent aux hommes de pied français le maniement de la pique et à combiner leurs manœuvres avec celles de la cavalerie et de l'artillerie. L'infanterie suisse est, à cette époque, la seule en Europe qui connût des manœuvres et une tactique.

A Morat, en 1476 déjà, les Suisses s'étaient formés en trois

¹ A 15 km. au N. d'Abbeville (Somme), 26 août 1346.

² Département de la Vienne, 1356.

échelons, *Vorhut*, *Schlachthaufen* et *Nachhut* : Avant-garde, Gros ou Bataille et Arrière-garde. L'avant-garde se composait de piquiers et d'arquebusiers, derrière lesquels de la cavalerie, avec des piquiers et des arquebusiers choisis, marchait accompagnée de quelques canons. Tout en avant, des *Freiknechten* ou enfants perdus, éclairaient la route et entamaient le combat. Après l'avant-garde, venait le gros ou bataille, devant lequel douze gros canons étaient couverts par des arquebusiers. Le gros devait, aussitôt l'avant-garde engagée, devancer l'artillerie en passant sur son flanc, et, uni à l'avant-garde, commencer l'attaque principale. A l'arrière-garde, probablement aussi forte que l'avant-garde, était attribuée la plus grande partie de la cavalerie. Elle formait la réserve, devait tourner l'aile de l'ennemi et s'emparer de sa ligne de retraite.

Les Suisses avaient, comme on le voit, une tactique. Dans leur ordre de bataille, jamais leurs trois échelons n'étaient placés droit les uns derrière les autres ; le second débordait l'aile du premier, et le troisième placé en arrière était à portée d'arquebuse du précédent.

Dans les autres pays, on formait aussi trois échelons, mais disposés en colonne et très rapprochés l'un de l'autre, en sorte que, le premier, défoncé, refluit sur le deuxième qu'il risquait de débander ou d'entraîner, et celui-ci sur le troisième. C'est ce qui était arrivé à Crécy à la chevalerie française.

Les masses (*Haufen*), qui formaient les échelons, étaient de gros bataillons où piquiers, hallebardiers et arquebusiers étaient répartis sur l'ordre des chefs et suivant les circonstances.

Les trois subdivisions ne marchaient pas toujours de la même façon ; tantôt c'était le gros qui marchait en tête avec les deux autres masses échelonnées en arrière et sur ses flancs ; tantôt il se trouvait à une aile ; tantôt il détachait dans les intervalles, selon les besoins, des *Fähnleins*, petits carrés comptant jusqu'à vingt hommes dans tous les sens. En un mot, cet ordre en trois échelons se pliait à une quantité de dispositions suivant le terrain et les circonstances.

L'artillerie, conduite d'habitude devant ou à côté du gros, tirait plusieurs fois, avant l'attaque, afin d'ébranler l'ennemi. Dans quelques cas, on en donne à l'avant-garde ; à la bataille de Marignan (1515), les quatre couleuvrines du capitaine Bontely, de Fribourg, avancent sur la route de Milan à Marignan, à

droite de laquelle marchent les trois masses d'infanterie ; elles tirent d'abord par demi-batterie, puis, par batterie entière, sur les troupes françaises qui avancent et, cela, jusqu'à ce que l'incendie par les Français d'une maison située sur le bord de la route l'empêche de continuer. Le lendemain, deux coulevrines sont mises en batterie derrière les ruines de la maison et deux au milieu de la ligne de combat d'où elles causent beaucoup de mal à la cavalerie de François I^{er}.

Peu nombreuse chez les Suisses, la cavalerie se plaçait derrière les bataillons de pied et tombait sur les flancs de l'attaque de la cavalerie ennemie.

Temps modernes.

En France, de 1500 à 1560, de grandes transformations se produisent dans l'armement et par suite dans l'emploi de la cavalerie, des archers et des arquebusiers. Ceux-ci deviennent les dragons de Brissac ; ils combattent séparément des hommes d'arme. C'est ainsi que s'établit la distinction entre la grosse cavalerie et la cavalerie légère.

En 1560, le mousquet succède à l'arquebuse. L'arme à feu remplaçant l'arme blanche est donnée à la cavalerie qui, dès lors, n'agit plus par le choc, mais par le feu, même en chargeant. Ses formations se prennent sur dix rangs de profondeur ; les reîtres allemands se forment même sur vingt rangs. Arrivé à portée de pistolet, le premier rang tire, fait place au second, et ainsi de suite. Quelquefois on charge, mais *jamais* au galop. A l'époque de Henri IV, les gens d'armes abandonnent la lance et combattent comme la cavalerie légère.

L'artillerie fait quelques progrès et la mitraille est inventée.

Dès 1560, en France, les régiments d'infanterie sont organisés ; dix à seize bandes ou compagnies de 40 à 50 hommes les composent. Le bataillon, sans effectif fixe, devient l'unité tactique, et se compose de piquiers et de mousquetaires dans la même proportion. Ils se forment sur huit ou dix rangs ; les piquiers constituent le centre du bataillon, les mousquetaires sont aux ailes. Ces formations sont celles employées dans l'Europe entière au XVI^e siècle.

Les Espagnols surent le plus habilement utiliser le feu des

armes nouvelles ; ils modifièrent l'ordre de bataille des Suisses¹. Les Hollandais, sous Maurice de Nassau (1567-1625), furent bientôt en mesure de leur résister. Ce prince adopta pour les formations de l'infanterie des masses de huit à dix hommes dans tous les sens. Les piquiers étaient serrés les uns contre les autres, tandis, qu'au contraire, il disposait ses mousquetaires à trois pieds d'intervalle. L'invention du mousquet et de la cartouche permettant une plus grande rapidité de la charge, il en profita pour diminuer la profondeur de leurs formations et les disposa sur cinq rangs seulement ; le premier rang faisait feu, puis, se retirant par la gauche et la droite, allait recharger ses armes derrière le dernier et ainsi de suite.

La guerre de Trente ans (1618-1648), amène de profondes modifications dans l'organisation des armées et la tactique. Gustave-Adolphe (1594-1632) augmente la proportion des mousquetaires, allège et raccourcit les mousquets dont on se sert dès lors sans fourchette, ramène à onze pieds la longueur de la pique, conserve à toute l'infanterie son épée, mais ne lui laisse pour seule arme défensive qu'un pot en tête ou casque léger.

Il forme des régiments de 1008 hommes à 8 compagnies de 126 hommes dont 54 piquiers et 72 mousquetaires. Les piquiers se forment sur six rangs, les mousquetaires sur trois rangs et aux ailes. Par cette disposition, il donne à son feu plus d'efficacité tout en diminuant la vulnérabilité de ses troupes.

Pour le combat, il les disposait sur deux lignes avec intervalles ; les lignes à 300 pas de distance. Ces lignes comprenaient le centre ou bataille, et les deux ailes appelées aussi, suivant la manière dont s'engageait le combat, avant ou arrière-garde. La bataille était principalement composée d'infanterie groupée en brigades, et chaque brigade avait un soutien de cavalerie ; dans l'intervalle des brigades de première ligne prenaient place des canons légers. Gustave-Adolphe employait la double brigade, composée de deux régiments, ou la brigade simple ou demi-brigade.

Les deux ailes étaient surtout formées de cavalerie, mais entre ses pelotons étaient encadrés des pelotons de mousque-

¹ A la bataille de Pavie déjà, ils employèrent, comme *tirailleurs*, 1500 arquebusiers qui déconcertèrent les Français et leur firent beaucoup de mal.

taires « commandés », forts de 180 hommes qui recevaient l'ennemi par le feu avant qu'il fût à portée de pistolet.

La cavalerie formait des régiments à 5 ou 6 escadrons à 80 hommes disposés sur trois rangs ; lorsque le premier rang avait fait feu, elle mettait l'épée à la main, chargeait au trot, et quelquefois au galop.

Les impériaux, au contraire, se servent encore pendant toute la guerre de Trente ans, de gros bataillons de piquiers dont les mousquetaires forment le pourtour. Quelquefois, ils flanquent ces carrés de manches de mousquetaires aux quatre angles, comme les Suisses pendant la retraite de Meaux. Ils gardent, en somme, les formations lourdes et, relativement à celles de Gustave-Adolphe, peu mobiles des Suisses, tandis que l'ordre ouvert et mince, beaucoup plus souple, adopté par le roi de Suède, lui permet des mouvements plus rapides et se prête à de plus nombreuses combinaisons.

Afin d'augmenter l'effet du feu, il employa, le premier, au combat, des batteries de dix et douze pièces lourdes, et, dotant chaque régiment d'infanterie de deux pièces, il créa l'artillerie légère. A cet effet, il employa d'abord des canons de cuir bouilli de 4 livres ¹. Mais ces pièces s'échauffaient trop vite et ne supportaient qu'une charge trop faible ; elles furent bientôt remplacées par des canons de fer du même calibre ². Son artillerie comptait aussi des pièces lourdes, exigeant, les unes des attelages de 6 à 10 chevaux, d'autres jusqu'à 20 à 25 chevaux ; et, cependant, il avait diminué le poids en raccourcissant les pièces. Pour obtenir un tir plus rapide, il se servait de la *cartouche à boulet*. Les canons employés à la même époque par les Français et les Impériaux étaient beaucoup plus lourds. A Breitenfeld, en 1641, ceux-ci perdirent des pièces de 48 livres dont l'attelage était de 40 chevaux.

Le Grand Electeur de Brandebourg organise son infanterie en régiments à 2 bataillons à 4 compagnies de 150 hommes, et sa cavalerie en régiments de 2 escadrons à 120 chevaux ; pendant qu'en France, sous Louvois, l'infanterie est organisée en régiments comportant 1, 2, 3 ou 4 bataillons à 17 et, plus tard, à

¹ Tube de cuivre épais de 1/8 de calibre renforcé par des cercles de fer et des cordes enroulées et serrées et recouvertes de cuir bouilli.

² Ce même type de pièces fut employé plus tard par les Français pendant la guerre de Sept ans.

13 compagnies. Les troupes suisses au service de Louis XIV gardent leurs bataillons à 4 compagnies.

En 1647, la bayonnette apparaît et, ce sont les Hollandais qui, les premiers, en font usage. En 1667, les grenadiers, au nombre de 4 par compagnie, sont réunis en une compagnie par bataillon. En 1670, le fusil à platine à pierre est inventé; peu à peu, il est adopté par presque tous les corps de troupe, et, en 1692, en France, sur 52 hommes, il y a 21 fusiliers, 21 mousquetaires et 10 piquiers.

On y crée 12 compagnies de canonniers, 6 bataillons de fusiliers d'artillerie, 12 compagnies de bombardiers qui fusionnent en régiment de royal artillerie et royal bombardier.

Le génie est créé de 4 compagnies de mineurs et 4 de sapeurs que l'on sort de l'artillerie.

Turenne forme ses troupes sur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie aux ailes et l'artillerie devant le front; il n'emploie que peu ou pas de réserves et, en 1674, à Enzheim, comme Gustave-Adolphe à Breitenfeld, il entremêle de mousquetaires les escadrons de sa première ligne. Il emploie les dragons à pied et leur fait faire le service des troupes légères.

Le reste de la cavalerie a abandonné les armes défensives; elle emploie toujours les feux, mais elle charge à l'arme blanche et en fourrageurs.

Les effectifs des armées deviennent de plus en plus grands; leurs mouvements, à cause de la difficulté des ravitaillements, sont malaisés; aussi, n'aiment-elles guère s'écarter de leur base d'opération. On occupe et l'on fortifie des positions, on forme des lignes que l'on défend. Les opérations en rase campagne sont peu décisives et c'est la guerre de siège qui joue le rôle principal pendant toute la guerre de la succession d'Espagne (1701-1715).

En 1703, la bayonnette à douille est inventée, et, dès lors, la même infanterie est apte au combat rapproché comme au combat éloigné; les piquiers disparaissent.

La pierre à fusil est de plus en plus employée; elle permet, avec la *baguette en fer*, un tir beaucoup plus rapide. Toutes les troupes n'étant pas munies des nouvelles armes, on est amené à les distinguer et on les divise en infanterie *légère* et infanterie de *ligne*. Par suite de la rapidité plus grande du tir, les formations s'amincissent et le feu devient le mode d'action prin-

cipal de l'infanterie. Celle-ci se forme sur trois ou quatre rangs et donne des feux d'ensemble ou des feux à volonté. L'ordonnance pour l'exercice qui paraît en 1703 en France ne traite que du bataillon et de l'ordre déployé. Le bataillon seul est utilisé pour manœuvrer et combattre.

Pendant les dernières guerres, les généraux avaient montré le parti que l'on pouvait tirer des marches et des manœuvres, mais la tactique avait à se perfectionner ; il fallait arriver à s'affranchir davantage des places fortes et des magasins et se débarrasser de l'abus des lignes retranchées, des camps. Il était réservé à la Prusse de réaliser ces progrès, et Frédéric II en dirigeant tous ses efforts vers la rapidité des mouvements et du tir, conduisit la tactique linéaire à son apogée.

Ses régiments étaient à 2 bataillons, à 6 compagnies, dont une de grenadiers ; les compagnies à 120 hommes. La compagnie se composait de deux divisions ou ailes, la division de deux pelotons. En ligne, les régiments étaient formés sur trois rangs, plus un rang de serre-files ; pour les feux, le premier rang s'agenouillait.

Ils marchaient de front ou de biais par l'oblique, de flanc par file ou par peloton. La marche de flanc par peloton se faisait par simple conversion, en colonne ouverte ou en colonne serrée, ou par un déploiement par peloton et un changement de direction.

Aux troupes légères ennemies, Frédéric opposait des pelotons sur un rang formés du troisième rang des bataillons ; mais ces dispositions n'ayant pas fourni de bons résultats, il créa des bataillons indépendants destinés à la défense des villages et des bois, et au service des avant-postes. Bien qu'il en eût jusqu'à 24 en 1762, il les licencia dans la suite.

Pour la bataille, l'*infanterie* se forme sur deux lignes, les bataillons déployés à 400 m. de distance ; ceux de première ligne à 15 ou 20 pas d'intervalle ; ceux de deuxième ligne avec des intervalles égaux à leur front. Les bataillons de grenadiers forment la réserve. Les feux employés sont, outre ceux d'ensemble et à volonté, ceux de file et de charge ; malgré leur peu d'efficacité matérielle, ils donnent la supériorité à l'infanterie prussienne qui arrive à tirer trois coups à la minute.

La *cavalerie* fait aussi, sous Frédéric, des progrès considérables ; elle remplace l'action du tir et de la charge aux allures

lentes par le choc aux grandes allures et à l'arme blanche. Réunis deux par deux en brigade, les régiments forment leurs escadrons sur trois rangs avec intervalles, le troisième rang étant destiné à combler les vides des premiers. On converse par file, par peloton, par escadron, et l'on charge en muraille. Les dragons armés de fusils combattent aussi à pied.

Groupées en nombre variable, les brigades de cavalerie formaient des corps qui n'étaient en rien liés à l'infanterie. Tantôt ils opèrent isolément, accompagnés aussi d'artillerie à cheval, tantôt ils sont placés sur les ailes de l'infanterie, leur première ligne en prolongement de la première ligne de l'infanterie, la deuxième à 300 m. en arrière de la première et avec des intervalles supérieurs de façon à la déborder.

A l'époque de la guerre de Sept ans, l'artillerie n'était pas encore une arme spéciale. L'Autriche, cependant, avait donné un chef à la sienne et l'avait complètement organisée. Placée sur la défensive, cette puissance comprenait la valeur de l'arme et fit beaucoup pour en augmenter l'efficacité. La Prusse, au contraire, toute à l'offensive, au choc par le sabre et la baïonnette, paraissait au début attacher moins d'importance à son artillerie. Pourtant, Frédéric reconnut bientôt la nécessité de l'augmenter et de la perfectionner. On la divisait en artillerie de régiment, de position, de place ou de siège.

A chaque bataillon d'infanterie étaient affectées deux pièces de 3 ou 4 livres, et, plus tard, de 6 livres, dans l'armée prussienne; elles étaient servies par des fantassins et dirigées par un *caporal* qui n'avait autre chose à faire qu'à se conformer aux ordres du chef de bataillon. Ces pièces marchaient à la queue du bataillon. A 500 pas de l'ennemi, on enlevait l'avant-train et l'on traînait la pièce à bras. Le caporal n'avait d'autres instructions que de ne pas tirer à mitraille au delà de 350 pas et de se tenir toujours à 50 pas du bataillon; on perdait de vue qu'en avançant, les pièces ne pouvaient exécuter un tir efficace. Si le bataillon était défait les pièces étaient généralement perdues.

L'artillerie de position se composait de pièces de différents calibres (12, 24 et obusiers), servant à établir de fortes batteries sur le front ou les ailes d'une position ou en face du point d'attaque. En 1759, l'artillerie *légère* de 6 fut créée par Frédéric qui lui attribuait une grande valeur. Cette artillerie à cheval fut essayée à Libau, enlevée à Kühnersdorf, puis reconstituée;

l'ayant perdue encore à Maxen, Frédéric la créa de nouveau.

A Reichenbach, en août 1762, le duc de Wurtemberg, avec les dragons de Czettritz et trois régiments de cuirassiers dont celui de Seydlitz, paraît brusquement avec 10 canons légers de 6 qui avancent vivement et ouvrent le feu sur la cavalerie ennemie préparant ainsi l'attaque des escadrons.

Voici, du reste, pour donner une idée du rapport de l'artillerie aux autres armes, l'ordre de bataille du maréchal Daun au camp de Mark Lissa, en 1759 :

11 bataillons de grenadiers, 67 de mousquetaires, 80 escadrons de cavalerie, 16 compagnies de carabiniers à cheval et 244 bouches à feu, soit 4 par mille hommes.

Sur ces 244 pièces, deux de 3 livres étaient réparties à chacun des 78 bataillons d'infanterie ; sur les 88 restantes, 48 avaient été formées en batteries à disposition des 4 brigades de première ligne, les 40 autres formaient la réserve.

Très habiles à choisir de bonnes positions et à profiter des accidents et des couverts du terrain, les Autrichiens avaient soin d'être bien appuyés sur leurs ailes et, le plus souvent, s'arrangeaient à avoir un obstacle naturel sur leur front.

Dans ses réflexions sur la tactique, écrites en 1758, Frédéric dit : « Nous avons vu pendant toute cette guerre, l'armée autrichienne rangée sur trois lignes, entourée et soutenue de cette immense artillerie. Sa première ligne est formée au pied des collines dans un terrain presque uni.... en forme de glacis du côté où vient l'ennemi.... ; ils réservent et destinent dans leurs camps ces hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre à leur seconde ligne qu'ils munissent et fortifient de canons comme la première. Cette seconde ligne qui renferme quelque corps de cavalerie est destinée à soutenir la première. Si l'ennemi qui attaque plie, la cavalerie est à portée de charger. Si la première ligne plie, l'ennemi qui avance trouve, après un rude combat d'infanterie, un poste terrible qu'il faut attaquer à nouveau. La troisième ligne, qui leur sert en même temps de réserve, est destinée à renforcer l'endroit de leur poste où l'assaillant se propose de percer ; leurs flancs sont garnis de canons comme une citadelle ; ils profitent de tous les petits saillants du terrain pour y mettre des pièces qui tirent en écharpe.... Ne se fiant pas aux appuis qu'ils ont donné à leurs flancs, ils ont de gros détachements sur leur droite et leur gauche qu'ils font camper à deux

mille pas de leurs ailes environ, dans des lieux inabordables. Ils sont destinés à observer l'ennemi, afin que s'il venait inconsidérément attaquer la grande armée, ces corps soient à portée de lui tomber à dos. »

Aussi, Frédéric manœuvre-t-il les Autrichiens pour les faire sortir de leurs positions et les amener en plaine où il les attaque toujours sur le flanc ou sur leurs derrières. Pour produire ces attaques, il est amené à se servir de ce que l'on a nommé l'ordre oblique. Cet ordre consiste à se former sur un front oblique par rapport à celui de l'ennemi, de façon à refuser une aile. L'aile refusée reste une menace continuelle pour l'ennemi, tout en couvrant votre flanc et vos derrières. L'aile qui vient en contact est renforcée et devient bientôt une colonne (succession de lignes) destinée à percer l'ennemi sur le point choisi, qui est son aile droite ou gauche, ou bien son flanc. Pour arriver à cet ordre, la marche de front ou de flanc s'effectuait par ligne ou par aile.

Napoléon conteste que cet ordre oblique soit un ordre nouveau ; il prétend que Frédéric n'a fait que des marches de flanc. Elles lui ont réussi à Leuthen, en 1757, à Lissa où elles ont été dérobées, et lui ont été funestes à Kollin où elles s'effectuaient en plein jour, à 500 toises de l'ennemi. « Pourquoi, dit-il, s'arrêter à tourner une aile ? il vaut mieux prendre l'armée à dos, se saisir de ses parcs, de ses canons sur leurs avant-trains, de leurs munitions, des faisceaux de fusils du camp !... Frédéric n'a jamais manœuvré que par lignes et par le flanc, jamais par des déploiements. Il n'y a donc aucune de ces dix batailles qui ait un caractère particulier et nouveau. Le roi en a perdu plusieurs pour avoir, de gaieté de cœur, fait des marches de flanc devant une armée en position. Son expérience à Kollin, à Zorn-dorf ; celle du maréchal Lewald, à Jägendorf ; du général Wedel, à Kay ; du prince de Soubise, à Rosbach, en ont prouvé le danger ¹. »

Cela n'empêche pas, comme le dit le colonel Lecomte, que si Frédéric a obtenu par sa tactique des batailles les mêmes merveilleux triomphes que plus tard Napoléon par sa stratégie, on ne saurait lui contester sa part de talents stratégiques ².

* * *

Pendant la même période, en France, on formait de l'infan-

¹ Napoléon. *Commentaires. Observations sur la guerre de Sept ans.*

² Lecomte. *Histoire militaire.*

terie légère et l'on créait les *chasseurs*. Le maréchal de Saxe, dans ses *Réveries*, montrait l'efficacité des feux de tirailleurs et voulait faire revenir des feux de lignes; il voulait combiner l'emploi des bataillons de ligne et des tirailleurs; à la cavalerie, il voulait donner la lance et l'arme défensive; il voulait la voir charger toujours réunie et avec accélération progressive dans les allures. Incomplètement réalisées, ces réformes ne tinrent pas et, en 1763, l'école prussienne reprit le dessus. Cependant, la lutte entre les deux systèmes renaît; le système prussien est représenté par le comte de Guibert, grand admirateur de Frédéric II et de l'ordre oblique qui, en 1770, publie ses *Etudes de tactique*. En même temps, le baron du Mesnil-Durand établit un projet d'*Ordre français*. Ce sont des masses de bataillons évoluant en colonnes serrées sur le centre, les compagnies de grenadiers et de chasseurs étant employées au service de tirailleurs. Le premier, il veut donner une action tactique aux compagnies, en ordonnant que le bataillon se sépare en quatre petites colonnes afin de pouvoir se mouvoir, passer et combattre là où le bataillon compact ne peut le faire. Dans des essais faits sous le maréchal de Broglie au camp de Veaussieux, le système dit « français » est écarté et c'est le système de Guibert qui l'emporte.

L'artillerie est réformée suivant le système Gribeauval; il y a réduction du nombre des calibres, allongement des pièces, adoption des essieux en fer, de la hausse, des vis de pointage. Les canons de bataille sont répartis en divisions à huit pièces et deux canons de bataille étaient affectés à chaque bataillon.

Melfort, continuateur des traditions du maréchal de Saxe et de Seydlitz, fait adopter pour la cavalerie la formation sur deux rangs, les conversions par file et par peloton et les principes de la charge en ligne et en colonne.

La période de la Révolution française amène de grands changements dans la tactique, changements pressentis par du Mesnil-Durand et que l'on attribue en grande partie aussi à la formation toute nouvelle des armées de la République et à l'influence de la guerre de l'Indépendance américaine qui met en valeur le combat en tirailleurs.

En 1794, les volontaires sont amalgamés avec les anciennes troupes à raison de deux bataillons de volontaires pour un d'anciennes troupes et forment une demi-brigade. Les bataillons

sont à 800 hommes et à neuf compagnies, dont une de grenadiers et une de carabiniers. On conçoit aisément que cette énorme proportion de volontaires n'ait pas permis d'employer les manœuvres correctes de l'ordre linéaire et qu'il ait fallu, afin d'en tirer parti, les amener à combattre dans des formations plus élastiques.

Les troupes forment de grands essaims de tirailleurs qui se jettent sur les lignes ennemies et les harcèlent. En arrière, les réserves en colonne exécutent l'attaque par le choc à la bayonnette sur un point de la ligne ennemie qui paraît ébranlé par les bandes de tirailleurs. Peu à peu, on restreignit la proportion des masses de tirailleurs, et, la ligne, ou ordre déployé, fut combinée pour donner des feux, avec l'ordre en colonne adopté pour les troupes d'appui et de soutien. Le bataillon devient plus indépendant; aux mouvements rectilignes de l'ordre linéaire succède la marche des colonnes fermées se rendant par le plus court chemin à leur place dans l'ordre de bataille. Les colonnes serrées en masse se déploient rapidement avant d'entrer dans la zone du feu ennemi; on n'a plus besoin de choisir pour la bataille de grandes plaines; tout terrain devient bon, les troupes adaptent facilement leurs dispositions à ses accidents; tous les points susceptibles d'être tenus sont opiniâtrement défendus et les localités donnent lieu à de nombreux combats.

Trop dispersée pour agir en masses et à propos, la cavalerie ne sert guère qu'au service de sûreté, et ce n'est qu'à partir de 1796 qu'elle est groupée en brigades et divisions. Rien n'est changé dans sa tactique.

L'artillerie conserve ses formations et son organisation. En 1791 elle voit se créer les batteries à cheval au nombre de neuf qui, en 1802, sont constituées en six régiments à six compagnies. Répartie dans les divisions et en réserve elle combine ses mouvements avec ceux de l'infanterie, occupe des emplacements variés et procure souvent des effets décisifs. Les canons de demi-brigade, trop difficiles à manier, sont supprimés.

A partir de 1793, on forme des divisions comprenant des troupes de toutes armes et composées de 12 à 15 bataillons d'infanterie, de 10 à 12 escadrons de cavalerie et de une ou deux batteries. Bientôt cependant, ces proportions ne furent plus conservées et le système amena des abus par l'exagération des troupes de cavalerie et d'artillerie, en sorte qu'une réaction se

produisit et qu'en 1797 Hoche, trouvant sa cavalerie trop disséminée dans les divisions, répartit ses troupes dans l'armée de Sambre-et-Meuse en divisions par armes. Il revenait ainsi au système du duc de Broglie adopté en 1788.

Pendant cette période, les guerres sont conduites sans grande cohésion et avec une grande tendance à la dispersion et à l'éparpillement. Les batailles présentent souvent l'aspect d'une série de combats successifs et sans liaison plutôt que celui d'une action coordonnée conduite par une volonté unique.

A Napoléon était réservé de donner la cohésion avec une organisation uniforme aux masses de la Révolution et d'en former le modèle des armées modernes.

En 1803, les régiments sont à trois bataillons à huit compagnies, dont deux d'élite (grenadiers et carabiniers). Ces compagnies d'élite des bataillons sont groupées en bataillons, régiments et divisions de carabiniers ou de grenadiers. Pour former une réserve, la garde impériale est créée et devient réserve générale.

En 1805, au camp de Boulogne, sans qu'un nouveau règlement soit établi, les nouvelles formations et leur emploi sont uniformisés dans toutes les parties de l'armée. Napoléon y crée les corps d'armée formés d'un état-major, de deux ou trois divisions, d'une brigade ou division de cavalerie légère et d'un parc d'artillerie.

Un nouvel ordre de combat de la division fut fixé et exercé, en sorte que chaque divisionnaire put rassembler sa division en ordre serré et la conduire ainsi au combat, qui continua à être mené à l'aide d'une partie des troupes en tirailleurs, le reste en colonnes. Pour le combat en tirailleurs, on n'emploie plus que les voltigeurs. Le bataillon avec ses huit compagnies se forme en colonne par compagnie sur une aile avec une profondeur de quatre compagnies, ce qui donne une colonne double.

Au combat, la division a, en première ligne, deux à trois bataillons avec essaims de tirailleurs ; trois ou quatre bataillons suivent en ligne ou en colonnes ; puis vient la réserve en colonnes.

En 1808, les régiments sont formés à quatre bataillons à six compagnies, dont deux d'élite et un bataillon de dépôt. Il y en a 169. En 1812, il y en aura 207 et en 1813, 243.

En 1807, la cavalerie comptant 78 régiments, fut divisée en :
Cavalerie de réserve : divisions ou brigades tirées de deux régi-

ments de carabiniers, douze de cuirassiers, et formées à cinq escadrons.

Cavalerie de corps d'armée : divisions et brigades formées de dragons composant 30 régiments à cinq escadrons.

Cavalerie divisionnaire : puisée dans 24 régiments de chasseurs et 10 de hussards à dix escadrons. Les escadrons à deux compagnies.

En 1809, les régiments de cavalerie sont à quatre escadrons et les régiments de lanciers sont créés.

La cavalerie légère est employée en avant de l'infanterie pour le service de sûreté et d'exploration. Elle est souvent poussée à de très grandes distances, 150 et 200 km. en avant de l'infanterie¹.

Les dragons ne servent guère que de cavalerie de combat. Des corps indépendants de cavalerie sont souvent employés avec de l'artillerie à cheval; ils sont en outre souvent soutenus par de l'infanterie légère.

La cavalerie ne marche en tête de l'armée que lorsqu'on est à la recherche de l'ennemi.

L'artillerie, pour remédier à l'inconvénient des conducteurs civils, avait vu, pendant la Révolution, se former le train; elle prit sous Napoléon un grand développement tactique non seulement parce qu'il y a une artillerie divisionnaire qui accompagne et appuie les divisions au combat, parce que des parcs d'artillerie ou parcs de corps et une réserve d'artillerie furent créés, mais parce que Napoléon la rendit plus mobile et plus apte à manœuvrer.

Les canons de bataillon, supprimés en 1795, réapparurent en 1809, mais leur réapparition ne fut due qu'à des circonstances particulières; ils furent bientôt abandonnés.

Les parcs de corps et le grand parc ou réserve générale forment au combat les grandes batteries.

La caractéristique de la tactique de Napoléon est l'emploi combiné et alternant du feu et du choc. Elle a souvent consisté sur le champ de bataille à rompre le centre de l'ennemi pour le séparer en deux et s'emparer de sa ligne de retraite. A cette

¹ 1806, novembre, Davout poussé de Francfort s/Oder le 2^me chasseurs à Landsberg et le 1^{er} à Posen (150 km.). Le 3 novembre Napoléon écrit à Lannes, à Stettin : « Mon intention est que vous réunissiez toute votre cavalerie légère au delà de l'Oder et qu'elle batte tout le pays jusqu'à la Vistule (200 km.). »

fin, l'empereur engageait successivement ses divisions et maintenait en arrière et au centre de sa ligne de bataille une réserve principale sous ses ordres. Il s'emparait de points d'appui sur le front de la ligne ennemie, ébranlait l'endroit choisi pour la trouée par le feu d'une masse d'artillerie (Wagram), puis y lançait les masses d'infanterie et de cavalerie formant sa réserve. Il tenait cette réserve massée dans diverses formations, le plus souvent les bataillons en ligne les uns derrière les autres, à 10 ou 20 pas d'intervalle, ou bien deux bataillons en ligne et les autres en colonne derrière ces lignes. Il se formait aussi en colonne sur le centre ou sur une des ailes. Souvent, avant de donner le choc principal sur le front, il faisait menacer très sérieusement le flanc de l'ennemi et ne lançait ses masses à l'attaque qu'une fois l'effet de la diversion produit. Il cherche toujours à se porter sur les derrières de l'ennemi¹ pour l'obliger à se battre, au lieu de se porter sur son flanc comme Frédéric. A Rossbach, Frédéric tombe sur la tête de la colonne des Français qui exécutent une marche de flanc à proximité de ses positions; à Austerlitz, Napoléon résiste à la tête de la colonne russe qui cherche à envelopper son aile droite, mais dirige son attaque sur le centre par le plateau de Pratzen et coupe l'armée russe en deux morceaux. A Iéna, il force Hohenlohe à combattre à front renversé en le coupant de sa base et l'attaque de front et sur les flancs. Par des actions combinées d'infanterie et de cavalerie il met l'armée de son adversaire en déroute.

Pendant les guerres de la République, on ne pût plus se servir, pour ravitailler les armées devenues trop nombreuses, du système jusqu'alors en usage des magasins. On inaugura les réquisitions; on vivait sur le pays. Mais ce système rendait difficile le maintien de la discipline; Napoléon établit des magasins mobiles et des colonnes d'approvisionnement qu'il combina avec les réquisitions.

En dehors des états-majors de corps d'armée et des corps indépendants, il organisa l'état-major général à la perfection.

Jusqu'en 1805, les armées européennes avaient gardé leur organisation et leur tactique anciennes. Devant les succès de Napoléon, elles adoptent les formations et la tactique de l'armée française. Toutefois, les Anglais qui, en Espagne et en Portugal, avaient été soutenus par des peuples en entier soulevés,

¹ Wagram, Ligny, Bautzen.

ne reconnurent pas les inconvénients de la tactique linéaire. Ils l'employèrent encore presque intégralement en 1859 en Crimée.

Après les leçons de 1806, la Prusse se mit sérieusement à l'ouvrage et réforma toutes ses institutions militaires, les reprenant par la base. En 1809 déjà, à Auerstedt et à Wagram, les Autrichiens combattaient suivant les méthodes de Napoléon et la victoire lui fût plus difficile à remporter. En 1812, les Russes adoptèrent aussi les formations françaises, mais l'esprit des méthodes napoléoniennes ne paraît pas avoir pénétré les adversaires de l'empereur.

Les réformes réalisées en Prusse aboutirent au règlement de 1812, qui consacra l'adoption du combat en tirailleurs uni à la ligne et à la colonne, la formation des bataillons à quatre compagnies, l'emploi de la colonne double et du troisième rang pour fournir les tirailleurs. La brigade composée de sept à huit bataillons avec effectif proportionné de cavalerie et d'artillerie devint l'unité supérieure. Les escadrons et batteries restant disponibles furent réunis pour former de grandes réserves.

Pendant les campagnes de 1813, 1814 et 1815, les principes de cette nouvelle tactique se développent. On vit à deux reprises les bataillons prussiens employer la colonne de compagnie préconisée déjà par le maréchal de Saxe et le baron du Mesnil-Durand. C'est un acheminement vers les méthodes tactiques de la campagne de 1870.

* * *

En résumé, au moyen âge, il n'existait à proprement parler, aucune armée ; la tactique était celle du choc. Au début la cavalerie est l'arme principale pour ne pas dire la seule. Plus tard seulement, de véritables armées furent formées par la résurrection de l'infanterie. L'infanterie suisse, soit à cause de la valeur de ses hommes, soit à cause de ses formations tactiques, prit le premier rang, mais bientôt les Espagnols perfectionnèrent la tactique des Suisses en se l'appropriant.

Jusqu'au milieu du XV^e siècle, l'ordre de bataille employé est l'ordre parallèle et les combats sont très meurtriers, les armées s'engageant à fond sur tout leur front.

A partir de la seconde moitié du XV^e siècle, le combat cesse d'être individuel ; l'emploi grandissant des armes à feu réduit l'influence de la cavalerie qui tâtonne longtemps avant de retrou-

ver son rôle véritable, le combat par le choc que Frédéric II met si brillamment en pratique¹.

Au milieu du XVII^e siècle, le fusil remplace l'arquebuse et le mousquet; aussi, s'efforce-t-on de donner plus d'efficacité au feu en prenant des formations moins profondes; en outre, de la tactique des *masses* on passe à la tactique des *lignes* dont Gustave-Adolphe se sert le premier en formant ses troupes sur deux lignes avec une réserve.

Bien que jusqu'à l'invention de la bayonnette à douille il y ait deux infanteries, les piquiers et les mousquetaires, le combat n'étant plus individuel on s'écarte peu à peu de l'ordre parallèle, on cherche à tromper l'ennemi à l'aide d'une partie de ses forces pour l'attaquer sur un seul point avec des forces supérieures. C'est ce que l'on a dénommé l'ordre oblique².

L'artillerie progresse, mais jusqu'à Gustave-Adolphe elle est fort peu mobile et a le caractère d'une artillerie de position. Gustave-Adolphe, le premier, se sert de canons légers, attribués aux régiments d'infanterie. Frédéric II crée une véritable troupe d'artillerie, des batteries d'obusiers et l'artillerie montée; et la distinction s'établit entre l'artillerie de forteresse ou de siège, l'artillerie de position et l'artillerie de campagne.

Pour combattre, les armées se forment sur deux lignes minces avec une réserve. Ces lignes sont très fragiles et peu maniables hors des plaines. Les canons de bataillon sont dans les intervalles des troupes d'infanterie; l'artillerie de position et les obusiers sur le front ou sur une ou les ailes; la cavalerie est aux ailes. On évite les villages et les localités et l'on considère le nombre comme un désavantage.

Après Frédéric II, les guerres, même celles de la Révolution, conservent le caractère de guerres de lignes et de positions. Mais les armées deviennent plus nombreuses et ne sont plus formées de soldats de métier; les troupes de la République française sont incapables d'appliquer les anciennes méthodes de la tactique linéaire; aussi voyons-nous surgir la tactique des *colonnes*.

Elles sont précédées d'essaims de tirailleurs qui se jettent

¹ Bataille de Soor. Un régiment de dragons culbute trois régiments de cavalerie autrichiens et vingt et un bataillons d'infanterie et fait un butin considérable.

² Employé, dit-on, par Epaminondas à Leuctres et Mantinée, il le fut aussi par Gustave-Adolphe, Montecuculli, Turenne, Condé, mais c'est Frédéric II qui le porta à la perfection.

sur l'ennemi et s'efforcent de le rompre ; les bataillons agissent dans un décousu complet ; on assiste à une série d'engagements sans liaison jusqu'au moment où Napoléon met de l'ordre dans les nouvelles formations. Il introduit la tactique des *lignes* et des *colonnes* à l'aide de laquelle il utilise alternativement et successivement le choc et le feu. Les procédés napoléoniens adoptés par toutes les puissances européennes sont perfectionnés par l'emploi des colonnes de bataillon et même par l'emploi timide de colonnes de compagnie.

La cavalerie, presque sans importance pendant la Révolution, est employée en grands corps, loin en avant de l'armée pour l'éclairer, pour des raids, et, sur le champ de bataille pour le choc décisif et la poursuite.

Napoléon fait usage de l'artillerie en grande masse afin d'amener la décision. Aussi vers la fin de l'empire, le *feu* tend à l'emporter sur le *choc* par suite des perfectionnements de l'artillerie ; mais le feu n'est toujours qu'un moyen de préparer le choc.

(A suivre)

Lieutenant-colonel Et.-Ed. BOREL.

